

**MAURICE BARRÈS,  
HISTORIEN OU POÈTE DE LA COLLINE INSPIRÉE ?**

par M. le Chanoine J. BARBIER

---

Monsieur le président,

Mesdames, messieurs,

Dans le cadre de cette Journée Maurice Barrès, organisée à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, si j'ai choisi de vous parler de *La Colline inspirée*, c'est pour plusieurs raisons dont l'importance m'est apparue avec éclat.

Ce roman, tout d'abord, est sans doute un des plus beaux livres qui ait jamais été écrit à la gloire de la Lorraine.

Livre lorrain, *La Colline inspirée* domine l'œuvre de Barrès comme le promontoire de Sion-Vaudémont commande les horizons lorrains. En ce livre se révèle de façon étonnante le génie créateur de Barrès. Sans doute a-t-il utilisé des documents originaux, en particulier cette fameuse collection de quarante-quatre volumes manuscrits, exécutés par les soins des frères Baillard, et conservés à la Bibliothèque municipale de Nancy, mais, ces sources historiques, il a su les capter, les ennoblir, leur insuffler une puissance épique, une résonance poétique.

Il ne raconte pas l'histoire, il la transfigure, il la sublime.

*La Colline inspirée* est un roman tissé sur une trame historique... Les Baillard ne sont pas nés de l'imagination de Barrès. Leur vie s'inscrit dans la longue histoire du pèlerinage de Sion-Vaudémont.

Cependant le romancier ne s'est jamais proposé de rédiger une biographie des trois prêtres au destin tragique. L'histoire lui a fourni seulement les notes d'un clavier, mais c'est l'artiste qui

a créé la symphonie, en jouant sur la harpe du cœur et sur les orgues de l'esprit.

\*

\*\*

La trame historique est simple. Trois prêtres, les abbés Baillard, restaurateurs du pèlerinage de Sion au lendemain de la Révolution, directeurs de *l'Institut des Frères de la Doctrine chrétienne de Nancy*, révoqués de leur charge par leur évêque à la suite d'imprudences financières et de banqueroute, tombent sous l'empire d'un illuminé : Michel Vintras.

Sacrés pontifes de *l'Œuvre de la Miséricorde*, ils essayent de constituer une petite église : ils recrutent quelques adhérents, d'anciennes religieuses, des paysannes, des villageois, troupeau chétif mais obstiné qui les soutient dans leur lutte contre la hiérarchie.

Le récit de cette lutte emplit le volume. Tantôt aiguë, tantôt assoupie, elle se poursuit pendant plus d'un quart de siècle avec des alternances d'échecs et de demi-succès sans qu'aucune censure ni aucune épreuve puisse dompter l'opiniâtre résistance.

Pour qui a étudié, dans la suite du christianisme, l'origine et le développement des hérésies, l'aventure des Baillard pourrait sembler étroite et ne mériter qu'un intérêt très relatif. Ces prêtres schismatiques ont groupé peu de partisans (une trentaine environ) ; ils ont disparu sans laisser de disciples. Leur apostasie n'a jamais été qu'une secousse passagère, limitée aux confins d'une province, une révolte apaisée dans l'espace d'une génération.

Or « Barrès, qui apparaît à des lecteurs médiocrement informés comme l'écrivain de terroir par excellence, n'avait aucun goût pour tout ce qui, de près ou de loin, rappelait ce qu'il est convenu d'appeler la littérature régionaliste »<sup>1</sup>. Le romancier était un homme trop centré sur lui-même pour broser des fresques sociales et dépendre les réactions d'un milieu donné.

Dans *La Colline inspirée*, Barrès ne fut jamais tenté d'écrire l'histoire, même romancée, du schisme vintrasien de Sion, d'en scruter les origines, d'en mesurer l'étendue, d'en suivre la crois-

<sup>1</sup> THARAUD (Jérôme), *Inauguration du monument de Maurice Barrès, à Charmes*, le 2 novembre 1952...., p. 6.

sance, la désagrégation et la mort. Les tendances de son propre génie le portaient à rechercher ailleurs le sujet de son roman. Tout s'éclaira pour lui, dès l'été 1907, lorsqu'il se représenta les deux puissances qui s'affrontaient tout au long de l'aventure des Baillard, lorsqu'il y vit l'individu soulevé contre l'ordre social, l'initiative personnelle dressée contre l'orthodoxie, le prophétisme opposé au sacerdoce ; lorsqu'il commença à discerner sur la colline « un lieu tout saturé de puissances mystiques »<sup>2</sup> en lutte contre la « raison »<sup>3</sup>, la « discipline »<sup>4</sup>, l'« ordre hiérarchique »<sup>5</sup>.

En concevant son roman, Barrès a voulu prêter une voix à l'appel séducteur du mysticisme païen, à son propre désir d'indépendance, de libre expansion de sa personnalité, — à sa volonté aussi de refouler toutes les excitations fiévreuses qui, en l'éloignant de l'ordre et de la raison, le détourneraient de l'action féconde.

*La Colline inspirée* restitue à son lecteur Barrès tout entier, ce voyageur que l'Orient a attiré mais que l'Occident a discipliné, ce penseur que la mystique a séduit et que l'action a passionné, cet individualiste qui a fini par craindre, comme la pire des dictatures, la tyrannie de son moi.

Barrès eût été embarrassé, semble-t-il, de montrer les Baillard tels qu'ils furent ; il s'est senti à l'aise le jour où, sans cesser de penser à eux, il a pu librement songer à lui-même, leur prêter son inspiration, leur insuffler quelque chose de son âme.

« Un lent, un sourd travail s'était fait dans son esprit ; il avait fini par voir comment, de cette trouble histoire qui l'avait si souvent rebuté, il pourrait faire *jaillir sa musique (...)* »<sup>6</sup>.

Peu à peu, au prix d'une obscure germination et d'une laborieuse croissance, le dossier des Baillard s'était transformé pour Barrès en « images vivantes »<sup>7</sup>. Lui-même explique d'ailleurs, en août 1910, cette longue métamorphose :

« Des groupes de faits, voire des groupes de raisonnements précis (...), des sujets que j'ai étudiés et vécus, que je connais

2 *Mes Cahiers*, t. X, p. 29.

3 *Ibid.*, t. X, p. 31.

4 *Ibid.*, t. X, p. 30.

5 *Ibid.*, t. X, p. 31.

6 THARAUD (Jérôme), *op. cit.*, pp. 7-8.

7 *Mes Cahiers*, t. VIII, p. 205.

comme des fiches de bibliothèque ou comme des heures déterminées de mon existence, disparaissent et à leur place vient se présenter à mon regard quelque tableau équivalent. Mes notions s'amalgament les unes les autres, mes raisonnements cessent de batailler, il se compose en moi, à la place de ces liasses informes, une glace unie, une sorte de miroir profond. Je n'ai plus que faire d'analyser et de discuter, j'oublie comme en un rêve ma propre personnalité ; des images se lèvent du fond de ma conscience, des images équivalentes à ce dossier que j'examinais et dont je me délivre.

« C'est une sorte de tableau, de paysage, voire une suite de scènes lentes qui se proposent et s'imposent à mon âme enchaînée par la sympathie »<sup>8</sup>.

Si l'auteur « oublie comme en un rêve sa propre personnalité », c'est que le travail d'élaboration et de simplification progressive d'une donnée complexe se fait en lui-même à son insu ; l'écrivain ne s'efface d'ailleurs que pour mieux se retrouver ensuite, car il a plus dompté et assimilé sa matière que la matière ne l'a assujetti à elle-même. La chaîne de sympathie est d'autant plus solide que la communion du romancier avec son héros est plus intime et que l'écrivain s'est senti soudain remis en possession d'une richesse qui était sienne, mais qu'il ne soupçonnait plus.

Il revit dans son sujet, il s'incarne dans ses personnages, et l'on peut découvrir les traits principaux de sa physionomie imprimés dans l'image même de ses héros, on peut percevoir en eux l'écho à peine assourdi de sa vibrante sensibilité, de ses plus profondes émotions.

N'est-ce pas le propre de la création littéraire ?

\*  
\*\*

Depuis longtemps, l'imagination de Barrès était hantée par l'« histoire pleine de réticences et de mystère »<sup>9</sup> des trois prêtres schismatiques ; il avait même déjà interrogé la tradition orale et consulté, aux archives du couvent de Sion, la *Notice sur la vie*

<sup>8</sup> *Mes Cahiers*, t. VIII, p. 205.

<sup>9</sup> *Mes Cahiers*, t. X, p. 29.

*des trois Baillard rédigée par le R.P. Cléach, O.M.I.*, quand il entreprit, à Charmes, en septembre 1910, la rédaction des premiers chapitres de son roman. Il poursuivait son travail de composition littéraire quand Charles Sadoul lui fit découvrir, au seuil de l'hiver, à la Bibliothèque municipale de Nancy, quarante-quatre manuscrits dus à la plume de Léopold Baillard et de ses disciples.

Le directeur du *Pays lorrain* débrouilla lui-même cet énorme fatras, recopia les passages les plus révélateurs du point de vue historique ou psychologique, et se chargea d'extraire aussi quelques lettres ou anecdotes utiles au romancier pour animer telle ou telle scène du drame.

Avec des éléments recueillis par la tradition orale et quelques opuscules<sup>10</sup>, ces manuscrits ont fourni à Barrès la trame de son livre. Sans doute, le romancier n'a pas connu le dixième des documents susceptibles d'intéresser l'historien, mais il a puisé son récit à des sources authentiques.

Bien des détails de ses narrations, qu'on pourrait croire fantaisistes, trouvent leur confirmation dans un manuscrit d'époque. Rares sont les scènes imaginées par l'auteur ; rares sont les détails inventés par lui.

Et cependant, dans *La Colline inspirée*, pas un seul des événements historiques n'est demeuré intact. Ils ont tous subi en Barrès une sorte de « mutation », de « transmutation » magique qui les éclaire chaque fois de manière inattendue, et, pour ainsi dire, les révèle à eux-mêmes sous un jour qui, sans les contredire, les refait entièrement.

Prenons un exemple assez caractéristique... Selon Barrès, les trois frères Baillard, en juillet 1850<sup>11</sup>, auraient reçu l'ordre de leur évêque d'aller faire une retraite de trente jours<sup>12</sup> à Bosserville, et « Léopold, sitôt les portes de la chartreuse ouvertes », aurait tourné « le dos à la Lorraine pour s'en aller d'un vol rapide tout droit sur Tilly »<sup>13</sup>.

10 Notons spécialement le livre de Quirin BAILLARD : *Histoire des trois frères Léopold, François et Quirin Baillard, prêtres du diocèse de Nancy (Meurthe)*, Paris, 1868, in-8°, 71 p.

11 *La Colline inspirée*, p. 41.

12 *Ibid.*, p. 42.

13 *Ibid.*, p. 63.

Historiquement, les faits se présentent sous une lumière assez différente... Léopold seul, et non ses frères, fut contraint, en juillet 1849<sup>14</sup>, et non en 1850, de se plonger huit jours, et non trente, dans le recueillement du cloître.

Au sortir de sa retraite à Bosserville, Léopold, réconcilié avec son évêque, revint à Sion, désireux de consacrer sa vie à l'éducation des jeunes ruraux.

Ce n'est qu'en juin 1850 que l'aîné des Baillard, accompagné de sœur Thérèse, partit pour la Normandie, après avoir demandé à l'abbé Mellé, curé de Vandeléville, d'assurer à Sion le service dominical. Le samedi 15 juin 1850, les deux voyageurs furent reçus au Cénacle de Vintras.

Ainsi donc la retraite de Léopold à Bosserville ne fut pas la cause unique de son départ pour Tilly, et dom Magloire n'est pas le seul responsable de cette fugue.

Deux séries d'événements, enchaînés d'une manière de plus en plus inextricable, concoururent à mettre Léopold sur les traces du prophète normand. Les entretiens et lettres de dom Magloire l'ont engagé à entrer en relation avec Madrolle, et ce personnage l'a attiré peu à peu dans l'orbite de Vintras. Les fausses révélations et les supercheries de sœur Thérèse (elle glissait en cachette, dans le bréviaire de Léopold, des images soi-disant descendues du ciel !...), placées bientôt en connexion étroite avec les élucubrations du nouvel Elie, ont enserré Léopold dans un engrenage dont il ne put se dégager.

Pendant un an, son âme noyée dans le flot d'un mysticisme dévoyé a cherché partout des bouées de sauvetage ; de vague en vague, elle s'est vue entraînée irrésistiblement dans le tourbillon de l'hérésie et du schisme...

Mais, pour Barrès, un brusque départ révèle, mieux que de longs atteroiements, la puissance de l'appel mystique chez un prêtre qui semble obéir toujours aux tendances les plus primitives et les plus spontanées de son tempérament impulsif.

Le romancier, par ailleurs, ne s'est pas fait scrupule de déplacer les événements dans l'espace ou le temps, de les avancer d'une quinzaine d'années (la première visite de Vintras, à Saxon,

<sup>14</sup> Cf. Archives de l'évêché de Nancy, *Registre des délibérations du conseil épiscopal*.

date du 31 décembre 1864 et Barrès la situe en décembre 1850)<sup>15</sup>, ou de les reculer du même laps de temps (la guérison « miraculeuse » d'un jeune garçon, en 1833<sup>16</sup>, remonte à une vingtaine d'années plus tôt).

Dans *La Colline*, enfin, Barrès a voulu défendre les Baillard ; il en a fait des âmes d'une « pâte » exceptionnelle.

D'ailleurs, si le romancier avait présenté Léopold comme un prêtre ambitieux, sans grandeur d'âme ni générosité, la thèse de son roman eût été moins forte. Mais le danger de l'illuminisme est d'autant plus redoutable qu'il peut disloquer les organismes les plus résistants et armer contre l'Eglise ses serviteurs les plus intrépides.

A son gré, l'auteur a condensé les faits ou les a amplifiés, leur donnant même des proportions étonnantes, quand le sujet avait l'avantage d'inspirer son lyrisme : les souvenirs d'enfance de l'abbé Mansuy, jadis apeuré par les prédictions de Léopold, ont fourni à Barrès, au chapitre XVIII<sup>e</sup> de *La Colline inspirée*<sup>17</sup>, l'embryon d'une scène aussi étrange que magnifique.

En somme, si le romancier a bien dessiné, en ses grandes lignes, la courbe de l'aventure des Baillard, il ne s'est point soucié d'en reproduire, en tous ses méandres, le tracé sinueux.

Les erreurs et inexactitudes abondent dans les pages de Barrès, qui a usé, à l'égard des faits, d'une liberté qu'il serait vain et injuste de contester aux artistes et aux romanciers.

\*

\*\*

Barrès, en effet, ne s'est jamais proposé de faire une œuvre d'érudition ou même d'écrire un roman historique. Il eut moins le souci de composer un drame ou de broser une fresque épique, que d'embellir un thème, de créer une atmosphère et de développer une musique dont il captait les ondes. En rédigeant son œuvre, il a voulu faire vibrer les appels jaillis de la terre natale, donner une âme et une voix au sol lorrain, comme Walter Scott en avait prêtées à la terre écossaise :

15 *La Colline inspirée*, pp. 147 et sq.

16 *Ibid.*, pp. 298 et sq.

17 *Ibid.*, pp. 302-307.

« Notre terre, écrit-il, attend qu'on lui donne une voix. La montagne, le plateau, la forêt, les étangs élancent des hymnes. Ah ! qu'un poète s'en saisisse. Il n'existe pas une poésie écrite qui satisfasse complètement notre âme, qui nous dise ce qu'entend chacun de nous s'il se replie vers les jours de son enfance ou s'il écoute ses plus hautes fiertés secrètes. Qui donc sera notre Walter Scott, notre Mistral ou notre Dante ? Une des plus belles lyres du monde repose dans les ruines de la tour de Brunehaut à Vaudémont. Qui saura faire sonner cette lyre muette ?... »<sup>18</sup>.

Voilà pourquoi, avide de prêter l'oreille aux résonances mystérieuses de cette lyre, Barrès aimait tant gravir la colline de Sion.

« Dans les premiers temps, précisent les Tharaud, c'était vers la ruine romantique que se portait toute la curiosité de Barrès. Il rêvait de rassembler dans un roman les émotions et les idées que suscitait en lui l'histoire de la Lorraine, et il croyait avoir trouvé à cette pointe de Vaudémont l'endroit propice pour s'envoler. Or ce roman, dont il m'a parlé si souvent, il ne l'écrivit jamais »<sup>19</sup>.

Pour lui, l'esprit devait souffler sur l'autre pointe du croissant que forme la côte escarpée, au lieu même où s'était déroulée l'aventure des frères Baillard.

D'un sujet relevant de l'histoire, le romancier a tiré une grandiose incantation où la poésie se mêle à la réalité, et c'est la poésie qui a le dernier mot.

Le livre de Barrès n'est donc pas une biographie des Baillard ; il n'est pas davantage un épisode de l'histoire religieuse de la Lorraine ni l'épopée des grandes heures de Sion.

A défaut de tout cela, nous devons y chercher une présence, y écouter une musique.

Poème lyrique, *La Colline inspirée*, qui décrit les trois âges de la vie de Léopold Baillard, trace les étapes mêmes de la vie de Barrès. Le 18 juillet 1909, le romancier, en élaborant un plan de son œuvre future, écrivait ces lignes sur un carnet :

<sup>18</sup> *Mes Cahiers*, t. IV, p. 334.

<sup>19</sup> THARAUD (J. et J.), « Comment il écrivit *La Colline inspirée* », *Voix françaises*, 10 décembre 1943.

« Je vois trois parties :

- 1) La jeunesse : un perpétuel désir ;
- 2) L'âge mûr : ou la destinée interrompue ;
- 3) La vieillesse : profonde rêverie. Se construire une solitude.

Le songeur »<sup>20</sup>.

Les trois âges de Léopold ne correspondent-ils pas aux trois étapes de l'existence de Barrès ?

Ce fut d'abord un départ enivré pour la vie. Le *moi* du jeune écrivain, qui s'exalte et se cultive peu à peu, est alors une personnalité ardente qui veut jouer son rôle dans le monde. Il se donne à l'action politique.

Survient un premier échec. En 1893, Barrès n'est pas réélu député de Nancy. Il s'est buté à l'adversaire : il s'est heurté à ses propres limites.

« A bien creuser, écrit-il le 29 octobre 1897, ce que je regrette, ce n'est point la députation perdue. Je la désire peu. Je ne saurais en user. Mais je regrette l'âge, l'élan de force, la naïveté qui me permettaient alors de croire à la gloire, à la domination joyeuse du monde (...). Je tombai immédiatement et maintenant voici que l'âge vient et je touche les parois où mon développement est borné. Je me bute ; il y a de l'impossible. Je n'y croyais pas alors »<sup>21</sup>.

L'écrivain essaie d'enraciner et d'épanouir son *moi* en le nationalisant. Il prépare son *moi* à prendre place dans une destinée collective, à assurer son immortalité en collaborant à une force qui lui survive.

Le 30 juillet 1901, Barrès perd sa mère. Alors commence une nouvelle étape dans sa vie. Las de l'activité et de la passion, l'homme se replie sur lui-même et accepte ses limites. Il est mûr pour une cristallisation de ses sentiments les plus intimes. En lui une nappe profonde commence à diffuser ses ondes sensibles. Peu à peu elle envahit la pensée et baigne l'œuvre tout entière. L'écrivain se rangera bientôt parmi ces « grands artistes devenus des vieillards » qui « nous semblent détachés de tous les dehors, solitaires au milieu de leurs expériences qu'ils transforment en

<sup>20</sup> Carnet in-4°, conservé à Neuilly, par Philippe Barrès.

<sup>21</sup> M.C., t. I, p. 193.

sagesse lyrique »<sup>22</sup>. Barrès a gravi sa Colline lorraine, ce haut-lieu d'où il peut contempler l'horizon et considérer les routes parcourues. Il peut prolonger d'interminables rêveries sur cette terrasse de calme unique, après une existence tourmentée.

Poème symphonique, *La Colline inspirée* module et orchestre puissamment les thèmes les plus brillants de la pensée barrésienne : le culte de la terre et des morts, l'attrait de la poésie orientale et biblique. Tout au long du roman, ces thèmes se poursuivent, s'appellent, se croisent et s'enlacent presque sans relâche.

Le thème majeur et fondamental, celui qui ouvre la composition et en assure les plus amples développements, a été suggéré à Barrès par son amour de la terre lorraine et sa prédilection constante pour la colline de Sion-Vaudémont. Dès que l'écrivain parle de ce haut-lieu, son cœur déborde et les mots, sous la plume, se pressent en vagues rythmées. Aussi n'est-il pas téméraire de dire que la côte de Sion, avant de devenir *La Colline inspirée*, fut vraiment, pour Barrès, la colline inspiratrice.

Poète, musicien, lié à la Lorraine parce qu'il avait besoin d'un havre pour ses inquiétudes, d'une règle pour gouverner sa sensibilité, Barrès s'est fait l'organe, la parole ardente, plus que cela, la conscience même de l'antique terroir.

Après la publication de *La Colline inspirée*, il a pu formuler cette apostrophe d'espoir :

« O Lorraine, horizon à notre mesure, où chacun pouvait calculer l'effet de son activité, où toute vie s'allait placer aisément dans une hiérarchie, où le moindre monument aujourd'hui encore nous dit une pensée claire, c'est là ; c'est sur cette terre agricole vouée, semble-t-il, à des soins prosaïques et d'où s'exhalent pourtant d'inépuisables vapeurs de rêve, que j'ai voulu en bien méritant d'une petite nation me construire un tombeau »<sup>23</sup>.

Pour Barrès, au-dessous des idées claires de l'intelligence et des mouvements conscients de la volonté, dans un univers submergé, se tresse un réseau mystérieux de sentiments primitifs et de forces tumultueuses qui, rattachant l'individu à ses ancêtres et à sa race, l'enracinent dans le sol natal. Cette redécouverte des sources non captées, des flots obscurs, du sens de la tradition

<sup>22</sup> M.C., t. IX, pp. 50-51.

<sup>23</sup> M.C., t. X, pp. 207-208.

spirituelle, communique peut-être au roman sa véritable profondeur, mais, semble-t-il, elle n'en constitue pas la plus grande originalité.

La beauté de ce livre unique, c'est la musique diffuse en toutes ses pages. Musique qui épouse quelquefois le rythme d'un bel alexandrin :

Une terreur divine agitait les consciences (*La Colline inspirée*, p. 172).

Le monde a rejeté ces trois audacieux (*Ibid.*, p. 215).

Le malheureux cassa des cailloux sur les routes (*Ibid.*, p. 223).

Ses cheveux voltigeaient par mèches diaboliques (*Ibid.*, p. 235).

C'est le cerf qui soupire après l'eau des fontaines (*Ibid.*, p. 259).

Quel cœur accueillera ces longs cris dans la nuit (*Ibid.*, p. 337) ?

Un beau fruit s'est levé du sein de la colline (*Ibid.*, p. 339).

Pour être plus discrètes, les clausules et les cadences de huit syllabes n'en sont pas moins fréquentes ni moins harmonieuses :

« (...) et l'esprit qui fait les sorciers ! » (*Ibid.*, p. 5).

« (...) sur l'autre pointe à Vaudémont. » (*Ibid.*, p. 5).

« (...) à ce coteau d'éternité. » (*Ibid.*, p. 10).

« (...) où la prière et le travail se succédaient avec bonheur. » (*Ibid.*, p. 32).

« (...) vous avez insulté l'Esprit. L'Esprit ne vous parlera plus. » (*Ibid.*, p. 74).

« (...) sur le jet d'eau d'un vieux jardin. » (*Ibid.*, p. 293).

« (...) la clef des grandes rêveries. » (*Ibid.*, p. 335).

Cependant, sans adopter souvent la forme de l'alexandrin ou de l'octosyllabe, la plupart des phrases de *La Colline* obéissent à un rythme aisément discernable :

« Plus d'allées dessinées, plus une bordure de buis, plus une tuile sur les murs. » (*Ibid.*, p. 232).

« (...) l'horizon se rapproche, le silence se fait, les formes s'enveloppent de brouillard. » (*Ibid.*, pp. 291-298).

« (...) la flamme cessa de danser dans la cheminée, l'ombre s'arrêta de bouger et le vent de gémir. » (*Ibid.*, p. 306).

« Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente. » (*Ibid.*, p. 339).

« Je suis la pierre qui dure, l'expérience des siècles, le dépôt du trésor de ta race. » (*Ibid.*, p. 340).

Mais le rythme ne réside pas uniquement dans le nombre des syllabes ou dans l'agencement harmonieux des membres de phrase. Son but n'est pas de dessiner des courbes régulières ni de produire des effets mélodiques ou architecturaux. Son but est de traduire le mouvement même de la vie avec ses heurts, ses caprices, ses ralentissements et ses accélérations. Pour le prosateur surtout, le rythme vaut principalement par le pouvoir de suggestion que confèrent la place du mot, la rapidité ou la lenteur, la chute de la phrase.

En détachant, par exemple, le verbe principal à la fin d'une longue phrase, il fait voir le geste ; il en dépeint la brusquerie :

« Léopold, au reçu du billet de Thérèse, dont il devina le contenu avant que de l'ouvrir, se leva. » (*Ibid.*, p. 202).

Ainsi une proposition très courte équivaut parfois à une longue durée qui s'écoule ; elle exprime un émoi intense, une douleur qui n'est pas près de s'endormir.

Barrès a excellé dans la reproduction des mouvements de l'âme, de la respiration même de la colline et de la plaine.

Puissance étrange du rythme qui, sans le secours de mots spéciaux, communique tous les frémissements du cœur.

Toujours le style de Barrès est solidaire d'une âme.

\*

\*\*

Musique du style. Musique des couleurs et des paysages. Harmonie infiniment souple des symboles et des évocations où se joue l'imagination de l'écrivain. Il faudrait être musicien du verbe et de la pensée pour enregistrer et noter ces multiples accords dont vibre la sensibilité barrésienne.

La nature, en son décor mouvant, se reflète dans les vies intérieures. Elle lui prête ses teintes, ses brumes ou ses lumières. Des correspondances se créent entre les cœurs et les sites topographiques. Des analogies se découvrent entre les saisons et les caractères humains. Léopold vieillissant n'avait-il pas « des dimanches

pareils à Thérèse, d'autres pareils à son frère François, à Vintras, et des petits jours de mars qui rappelaient l'aigre Quirin ? »<sup>24</sup>.

Qu'il se promène maintenant sur les chaumes, « c'est comme si de toutes parts se levait une assemblée de choristes »<sup>25</sup>. Le vent et les nuages, la colline et la plaine, lui donnent de « magnifiques concerts »<sup>26</sup> : les visions de l'œil et les divagations de l'âme se sont transposées sur l'échelle sonore.

Il est cependant des harmonies plus profondes. La majesté sereine des épisodes bibliques<sup>27</sup>, la grave mélodie des psaumes<sup>28</sup>, les allusions fréquentes aux scènes évangéliques<sup>29</sup> transmettent un retentissement imprévisible aux gestes les plus frustrés de paysans obscurs et les enveloppent d'une poésie mystérieuse. Les personnages augustes de l'histoire d'Israël revêtent les Baillard de leur propre grandeur.

Ailleurs, les trois prêtres lorrains se placent dans la lignée des héros les plus illustres de la légende ou de la littérature : le roi Lear, Faust, Manfred, Pospero<sup>30</sup>, dans le sillage des plus grands hommes ou des génies les plus féconds : Pompée, Charlemagne<sup>31</sup> ; Homère, Virgile, Milton, Beethoven, Hugo...<sup>32</sup>.

Après vingt siècles d'évangélisation, ces « pontifes » d'une ère nouvelle nous reportent soudain aux époques barbares et remuent les couches les plus lointaines de l'histoire. Le naturalisme celtique, la religion de la terre, le culte des forêts, des fontaines et des pierres, tente de se combiner avec le spiritualisme chrétien dans un vague syncrétisme religieux. Les génies du passé viennent nous assaillir « avec des accents tout neufs »<sup>33</sup>.

On voudrait résister à cet assaut, étouffer cet appel, dompter les instincts fougueux qu'ils réveillent au cœur de l'homme. Il faudrait alors éteindre l'esprit qui souffle sur les cimes.

Ecoutons... Un dialogue s'est ouvert entre la plaine païenne et la colline chrétienne de Sion.

Ce dialogue, pour Barrès, ne fut jamais clos.

24 *La Colline inspirée*, p. 262.

25 *Ibid.*, p. 260.

26 *Ibid.*, p. 264.

27 *Ibid.*, pp. 45-51, 159, 160, 264, 275, 276.

28 *Ibid.*, pp. 60, 155, 221, 238, 259, 260, 261, 295.

29 *Ibid.*, pp. 55-56, 162, 184, 185, 186, 190, 192, 193, 194, 207, 303, 314.

30 *Ibid.*, pp. 298, 301, 336.

31 *Ibid.*, pp. 297, 229.

32 *Ibid.*, pp. 266, 113, 258, 298.

33 *Ibid.*, pp. 334.